

Clair-Obscur, Mémoire de fosse

Faut-il voir la mine comme une curiosité touristique et, ce faisant, apprécier dans ces photographies l'esthétisation d'une époque heureusement révolue mais dont les reliquats d'images joueraient un rôle de séduction morbide illustrant la condition humaine et la nécessité du progrès? Non, grâce à la faculté rare que possède Catherine Poncin de détourner du passé ce qui reste vivant; un vivant qu'elle fait remonter, entier, des lieux d'archivage de la mémoire collective, en l'occurrence le fonds photographique du Centre historique minier de Lewarde.

Partant d'images documentaires qu'elle a sélectionnées puis rephotographiées, son intervention consiste à considérer les images autrement, selon de multiples points de vues qui l'entraînent aux périphéries ou dans les arrière-plans du sujet principal. Les nouvelles photographies qu'elle extrait de cette exploration deviennent ainsi matière à une scénographie puissante, à base de grands formats et de séries cadencées où se lit un monde de ténèbres qui parle autant de l'exploitation minière, que des mines d'images; d'une introspection de la matière aussi bien houillère que photographique; du prélèvement et de la révélation.

Ces images installent une tension psychique qui se noue entre symbiose et rejet, rapprochant jusqu'à l'intime le minéral, l'animal, l'humain, creusant les dos comme les mineurs creusent les veines, fouillant les ombres, saturant les zones lumineuses. Elles imposent des coexistences rugueuses de noirs et blancs saturés, grenus, veloutés, qui nous contaminent par une sidérante impression, comme si du combat entre la mine et l'homme ce dernier resterait prisonnier de la gangue, destiné, à terme, à devenir fossile, fondu dans la matrice terrestre.

Les corps deviennent des éléments de sculpture, des fragments de statues recouverts de cendres, aux traits masqués et redessinés par les dépôts de poussière noire. Mais aussi le noir respire, et c'est dans les détails que les corps se réveillent, accompagnant par des mouvements resserrés, avec une économie de moyens, la découverte du filon qu'ils attaquent.

Dans la dimension tragique d'un environnement qui a blessé, déformé, maltraité et tué, les gestes sont sobres, efficaces, et les outils brutalement fonctionnels. Ils parlent de l'instrumentalisation de l'homme par l'homme, de la civilisation.

A l'heure où l'on visite, comme des musées, les parcelles de souterrains gagnés par l'explosif, les pics, la sueur, le labeur et l'ingéniosité, le travail de Catherine Poncin libère quelques fantômes de la fosse. Ses extérieurs sur les terrils gagnés par la végétation prolongent et apaisent ces « mémoires de fosse ».

Anne-Marie Morice

Extrait du petit journal 1999 – Anne-Marie Morice – Critique d'Art – Créatrice de la revue Synesthésie - Décembre 1998